

PASCAL P.
JEZEQUEL

LA
RENAISSANCE
LIVRE 3



TABADINE

Pascal P. Jezequel

Tabadine Livre 3

La Renaissance

© Pascal P. Jezequel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9867-1

Couverture : @helisoa_art (instagram)

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure
Hérodote

CHAPITRE 1

Planète Tamara Les Territoires du Nord 19 juin 2364

Pierre leva légèrement la tête et regarda le ciel sous le soleil naissant. Il s'était mis en route deux heures plus tôt pour assister à temps sur ce promontoire de rêve au spectacle toujours identique, et toujours subtilement différent, de la lumière timide qui découpait les montagnes environnantes en autant d'ombres chinoises, puis qui éclaterait bientôt dans une symphonie de total silence : une débauche d'accords chromatiques dans un univers définitivement muet. Non pas que la neige, omniprésente, étouffât les sons, mais il n'y avait simplement aucun bruit à des kilomètres à la ronde. Il avait garé son véhicule à chenilles une centaine de mètres en contrebas et hors de sa vue, pour garder au paysage sa virginité. Il osait à peine respirer, la vapeur de son haleine troublant désagréablement le panorama exceptionnel.

Et pourtant, cet environnement paradisiaque était trompeur. Il l'avait appris à ses dépens peu de temps après son arrivée dans la région. Alors qu'il l'explorait et s'émerveillait de sa beauté, une tempête de Tamara s'était déchaînée en une demi-heure. La lourdeur de son véhicule blindé, justement conçu pour affronter des conditions extrêmes, l'avait protégé, mais il avait tout de même passé six jours dans l'habitacle sans pouvoir en sortir, dans un bruit de fin du monde. Il avait rapidement appris à déchiffrer les signes annonciateurs de tempête. Le préavis était toujours bref, mais suffisant pour qu'il se mît à l'abri.

« La journée va être splendide » pensa-t-il.

Aucun nuage à l'horizon. Pas le moindre souffle d'air. Il faisait moins 30 degrés Celsius et dans quelques heures, le soleil parviendrait peut-être à réchauffer l'atmosphère jusqu'à moins 15, une température presque caniculaire dans la région. Il s'était installé près du Chaudron du Diable deux ans auparavant pour chasser l'ursus et de telles journées devenaient de plus en plus rares. La magie qu'il avait ressentie lorsque Mathilda Smith-Wilson lui avait fait

découvrir cet endroit restait intacte. Mais le prix à payer pour profiter de cette beauté était élevé : il lui arrivait d'être cloîtré dans son antre une dizaine de jours consécutifs, la température extérieure voisinant moins 80 degrés Celsius et un vent abominable interdisant toute sortie, même pourvu des meilleurs équipements.

Son antre... Il n'avait pas d'autre mot pour qualifier ce qui lui servait d'habitation. Il avait aménagé une caverne naturelle à flanc de paroi, où un système de sécurité rustique le prévenait de toute intrusion d'ursus. Avantage annexe non négligeable : la chaleur naturelle que dégageait la roche autour du cirque maintenait jour et nuit et en toute saison une température intérieure uniforme et légèrement positive. Il avait installé une pile thermique pouvant rendre l'endroit chaleureux, mais il était peu sensible au froid et ne l'utilisait pas. Seul luxe : il avait découvert à proximité de l'entrée de la caverne une sorte de baignoire naturelle creusée dans la roche et remplie de glace. Lorsque le temps le permettait, il plantait deux électrodes et la glace devenait en dix minutes une eau délicieusement tiède dans laquelle il se prélassait durant une heure.

La première fois, cette gourmandise avait failli lui coûter la vie. Alors qu'il s'assoupissait dans un bien-être trompeur, un couple d'ursus avait déboulé de nulle part et seul son extraordinaire sixième sens l'avait sauvé in extremis de leurs griffes. Juste le temps de saisir son pistolaser et de tuer les bêtes au jugé. Il avait constaté depuis lors à plusieurs reprises que les ursus étaient attirés comme un aimant par l'eau tiède et la friandise qui y barbotait. Mais ils avaient finalement compris que cette attirance était mortelle et se tenaient désormais à distance raisonnable.

Pierre avait appris à vivre 24 heures sur 24 avec ce sentiment de danger absolu que représentaient ces fauves intelligents. L'excitation des premières semaines était retombée pour laisser place à une quiétude tendue, à l'affût du moindre détail inhabituel, prémices d'une embuscade, et à l'écoute permanente de son sixième sens. Au prix de cette discipline de chaque instant il avait pu, après un an, s'abstraire des radars de proximité et autre équipement dont toute personne sensée se serait munie pour prévenir les attaques d'ursus. Conséquence inattendue : cette décision avait radicalement changé son état d'esprit. De proie, il était devenu prédateur. C'était de cette époque que datait véritablement son goût de la chasse. Auparavant, il aimait ce rôle de faux gibier, toujours un peu surpris de sortir vivant de situations désespérées grâce à ce sixième sens qu'il ne

contrôlait pas. Mais la maîtrise venant, le statut de chasseur devenait beaucoup plus excitant. Et pas n'importe quelle chasse ! La chasse au sabre, avec des règles que Pierre avait édictées : seuls comptaient les ursus tués d'un coup de sabre planté dans l'œil jusqu'au cerveau. Mortellement dangereux... Mais quelles sensations !

S'il avait survécu jusqu'à présent, ce n'était pas seulement grâce à sa tête et son sixième sens, mais aussi grâce à un entraînement quotidien de plusieurs heures, repoussant toujours plus loin les limites de ses réflexes et de son habileté. Il avait apporté avec lui deux robots de combat parmi les plus élaborés qu'il avait pu trouver. Des boules de cinquante centimètres de diamètre capables de se déplacer dans l'air avec toutes les variantes de tirs possibles, et munies d'un bouclier rotatif qui parait ses propres attaques. Que d'échecs ! Il avait découvert que les engins étaient programmés pour avoir un comportement aléatoire : tirs directs ou vicieux, brutaux ou faussement lents... les variantes étaient multiples et imprévisibles. Au tout début, il était confiant dans ses capacités : il savait qu'il était fort. Mais il dut vite déchanter. Ces machines combinaient des qualités de combat inhumaines. Il avait fallu les apprivoiser. Une seule à la fois dans un premier temps. Cela lui prit six mois. Puis les deux simultanément. Après deux ans d'entraînement quotidien, il n'avait pas encore maîtrisé les deux machines qui interagissaient avec des résultats redoutables. Mais il progressait bien et savait qu'il entraînait dans la dernière ligne droite. Après ses séances d'entraînement éreintantes, il lui arrivait parfois de sortir de la caverne, nu et dégoulinant de transpiration. Le choc thermique était tel qu'il était immédiatement enveloppé d'un nuage de vapeur. Il devait rentrer dans les secondes qui suivaient de peur de geler sur place.

Quelqu'un le voyant alors l'aurait certainement pris pour un fou. « *Après tout, je le suis sans doute un peu...* » pensait-il parfois. Mais les quelques ursus des environs ayant survécu à ses attaques, et qui s'enfuyaient désormais à son approche, étaient la preuve que sa folie était tout sauf suicidaire. Il lui fallait s'éloigner toujours plus de son refuge pour trouver des animaux n'ayant pas peur de lui, et le moment approchait où la chasse deviendrait impossible, faute de proie.

Après avoir longuement contemplé, immobile, le spectacle du lever de soleil, Pierre retourna à son véhicule et se mit en route vers le hameau éloigné d'une trentaine de kilomètres, où il vendrait le stock d'une douzaine de peaux d'ursus

qu'il avait accumulées. Le « hameau » était constitué de quatre baraques seulement. Leurs occupants, dix adultes et trois enfants, s'étaient installés là un an et demi auparavant. Pierre ne savait pas exactement quelles étaient leurs ressources. Ils lui avaient dit un jour qu'ils vivaient du commerce avec les quelques trappeurs qui, comme lui, subsistaient dans la région. Mais il n'avait jamais rencontré un seul de ses congénères et doutait même de leur existence.

En réalité, il ne se préoccupait pas vraiment de leur situation, même s'il appréciait leur compagnie qui le changeait de sa solitude habituelle. Tous les quatre mois, quand le temps le permettait, il troquait ses peaux d'ursus contre le nécessaire pour vivre les quatre mois suivants. Ils lui offraient alors l'hospitalité pour une ou deux nuits, qu'il s'empressait d'accepter. Les habitations étaient à l'abri du vent, bien isolées du froid, et il ne lui déplaisait pas de partager pendant quelques heures une vie douillette en comparaison de la sienne. Il racontait le soir au coin du feu quelques histoires d'ursus aux enfants : une adolescente d'une quinzaine d'années et ses deux frères jumeaux, de cinq ans plus jeunes. Leurs rires étaient un cadeau de choix, lui rappelant une humanité qui s'estompait lorsqu'il retournait, seul, dans son antre.

Plus que deux kilomètres à parcourir. Il apercevait déjà les baraques au loin. Tandis qu'il s'approchait, il admira à nouveau le paysage. « *Quelle beauté ! Et quel calme...* pensa-t-il. *Beaucoup trop calme...* » se dit-il quelques instants plus tard, immédiatement sur ses gardes. Il se reprocha fugitivement de ne pas avoir perçu au premier regard ce qui pourtant crevait les yeux : lors d'une telle journée exceptionnellement clémente, une intense activité devait régner à l'extérieur des baraques, les enfants jouant, les adultes réalisant les travaux d'entretien qu'ils ne pouvaient entreprendre en temps normal. Les véhicules étaient tous là, immobiles. Mais personne à l'extérieur.

Pierre stoppa à deux cents mètres et s'approcha à pied, son pistolaser à portée de main. Il appela, sans réponse, et contourna prudemment les habitations. Deux engins chenillés étaient passés récemment, probablement pendant la nuit. Les marques au sol, toutes fraîches, en attestaient. Plusieurs personnes en étaient descendues. Des hommes lourds : des traces de bottes de grande pointure s'enfonçaient profondément dans la neige.

Pierre se dirigea vers la maison la plus proche et ouvrit lentement la porte principale. Personne. L'endroit avait été fouillé avec sauvagerie : le plancher et

le plafond étaient éventrés, les meubles pour la plupart cassés, les vêtements et la vaisselle entassés pêle-mêle. Constat identique dans les deux habitations suivantes. Avant même d'entrer dans la dernière, Pierre sut ce qu'il allait trouver. Malgré le froid extérieur, l'odeur du sang, qu'il connaissait bien, suintait à travers la porte. Dix cadavres horriblement charcutés, pour la plupart défigurés, gisaient dans la pièce principale. Les malheureux avaient à l'évidence été torturés. Malgré leur état, Pierre reconnut sans difficulté les gens qui lui avaient si souvent offert l'hospitalité. Pas de trace des enfants.

Il coupa le chauffage. Il gèlerait bientôt et la scène serait alors figée dans un instantané morbide mais, pensa-t-il, utile pour la police. Il ne s'attarda pas et se dirigea immédiatement vers son véhicule. L'urgence était de retrouver les enfants. Il désirait aussi découvrir ce que les tortionnaires cherchaient avec tant d'ardeur. Non pas que cela l'intéressât en soi. Mais les raisons d'une telle sauvagerie l'intriguaient.

La piste était facile à suivre. Il trouva le convoi en fin d'après-midi. Les occupants venaient de s'arrêter et s'apprêtaient à bivouaquer sur place. Camouflé à un demi-kilomètre de distance au milieu d'un amas de roches, il les étudiait avec une paire de jumelles acoustiques directionnelles, très utiles lorsqu'il chassait l'ursus. Il était ainsi parvenu à saisir quelques bribes de conversation lorsque les individus avaient installé les tentes et les systèmes d'alarme de proximité. Mais depuis qu'ils s'étaient réfugiés dans les abris, son système acoustique n'était plus d'aucune utilité et seul le garde de faction était encore visible.

Le peu qu'il avait appris l'avait sidéré. Les trois enfants, terrorisés mais vivants, avaient été transférés dans une tente. Les autres étaient des militaires : ils étaient tous habillés en civil mais leur comportement, et surtout leurs conversations, trahissaient leur origine. La troupe était commandée par un individu brutal et arrogant, manifestement craint par ses hommes.

Qu'est-ce qui avait bien pu pousser une bande visiblement disciplinée à commettre un tel carnage auprès de gens inoffensifs ? Pierre en était là de ses réflexions lorsque le chef sortit et apostropha le garde :

— Vas voir les gamins dans la tente et vérifie qu'ils ont bien de quoi boire et manger. Ce soir, cela va être leur fête ! ajouta-t-il avec un rire gras. Je me réserve

la fille. Vous, vous ferez ce que vous voudrez avec les garçons...

Pierre avait dans un premier temps envisagé d'attendre la nuit pour les surprendre, mais la perspective de ce qu'allaient subir les enfants ne lui laissait pas le choix. Il sortit donc de son repaire et entreprit de parcourir, bien à découvert, les quelques centaines de mètres le séparant du groupe. Il portait simplement en bandoulière son sabre de combat, celui que les Smith-Wilson lui avaient offert. Il avait laissé le casque et le bouclier dans le véhicule : ils auraient inmanquablement alerté la bande. Tous les vingt pas environ, il s'appliquait à trébucher dans la neige épaisse, comme s'il dépensait ses ultimes forces.

Dès qu'il vit Pierre, le garde de faction alerta ses congénères. La demi-douzaine d'hommes au repos surgit immédiatement hors des tentes, en proie à une extrême tension : l'apparition d'un individu marchant seul dans ce désert de glace était étrange, donc source potentielle de danger. Puis un relâchement de plus en plus palpable : quel danger un homme seul, titubant de fatigue et uniquement pourvu d'un sabre, pouvait bien représenter face à leur groupe redoutable ? Petit à petit, la curiosité prit le pas sur la peur initiale.

Pierre avait instinctivement prévu cette réaction. « *Pourquoi ne me tuent-ils pas ?* pensa-t-il. *Il serait si simple pour eux de prendre un pistolaser et m'abattre comme un animal, alors qu'il est encore temps. À cette distance, je suis inmanquable.* »

Il eut quelques réflexions inattendues. « *Le sentiment d'invulnérabilité est un leurre mortel. La curiosité est un luxe que les faibles ne peuvent s'offrir. La vraie force vient de l'acceptation profonde de la fugacité de la vie. Il faut être prêt à quitter à tout moment cette terre avec sérénité...* »

Alors qu'il lui restait une trentaine de mètres à parcourir, il était captivé par ce que son esprit lui disait. « *Ne se rendent-ils pas compte qu'ils sont déjà morts ? Ont-ils seulement conscience qu'un combat a déjà eu lieu, et qu'ils l'ont perdu ?* »

Il se força à réintégrer la réalité par une boutade qui lui remit immédiatement les pieds sur terre. « *Ils sont peut-être déjà morts, mais encore faut-il les tuer...* »

C'était la première fois qu'il projetait en toute lucidité d'abattre des hommes. Il se souvenait du carnage qu'il avait réalisé des années plus tôt dans la salle de